

Mustapha Aramis

Comédien interprétant le rôle de Aram Tomasian

Pays d'origine : Algérie

Date d'arrivée au Québec : Juillet 1996



« L'Algérie semble lointaine, cachée sous les années. Mais elle est là. La couche de base. Celle qui donne forme au reste du gâteau. »

16 juillet 1996.

J'avais à peine 11 ans. C'était le deuxième ou le troisième jour de suite que nous retournions à l'aéroport d'Alger pour tenter de quitter le pays; Grève d'Air Algérie oblige. Je pensais encore que c'était pour des vacances, alors les pleurs de mes tantes m'ont paru étranges. Des vacances disaient nos parents. Nous étions trop jeunes pour comprendre le besoin de s'exiler. Juste assez vieux pour comprendre la guerre civile, les massacres dans les villages et les voitures piégées.

Un itinéraire farfelu pour se rendre au Canada nous attendait; Grève d'Air Algérie, à nouveau, oblige: Alger-Marseille, Marseille-Rome. Une nuit d'escale à Rome.

Rome-Londres, Londres-Boston. Une nuit dans un motel de Boston.

Un autobus de nuit pour se rendre à la frontière.

19 juillet 1996. (Anniversaire de mariage de mes parents)

Près d'une dizaine d'heures passées à la frontière. C'était des vacances bien compliquées, me disais-je.

Un autre autobus plus tard:

LE CANADA. Pays de Bibi & Geneviève, Céline Dion et de Roch Voisine. Mes seuls référents d'outre-Atlantique de l'époque.

Et puis, MONTRÉAL. Cette ville que mon père avait visitée quelques années auparavant et dont il était tombé sous le charme. Je la vois encore se dessiner au loin, sous la pluie. Celle-là même qui

annonçait le début du déluge du Saguenay.

Ma sœur et moi étions furieux. On nous avait menti. Impossible de comprendre que tout cela était pour nous. Pour de nouvelles opportunités, un nouvel avenir.

« Dans six mois on verra si vous avez encore envie de repartir. » nous avait dit mon père.

Nous voici 21 ans plus tard.

L'Algérie semble lointaine, cachée sous les années. Mais elle est là. La couche de base. Celle qui donne forme au reste du gâteau.

Le Québec, le Canada, ça reste cette nouvelle identité à apprivoiser, à essayer d'intégrer, dans un monde post-11 septembre 2001.

Quand je veux plus simple, il y a Montréal: ville berceau de ma vie nord-américaine.

Ville de ma première neige, celle de mes inepties adolescentes, de mes premiers amours, de mon premier baiser. Elle n'aura finalement jamais été une destination vacances, mais je pourrai toujours y déposer ma tête en toute quiétude.

Christiane Gulian

Française
Petite fille d'Arméniens

**« Il y a une rupture entre avant et après,
entre ce que j'aurais dû être et ce que je suis. »**

J'ai toujours su que je venais d'un pays qui s'appelait l'Arménie. J'ai été bercée par la langue arménienne, seul langage autorisé par ma grand-mère dès qu'on entrait dans sa maison alors qu'elle connaissait le français. J'ai adoré les histoires de son pays qu'elle me racontait, mais nous parlions peu ou pas de génocide dans notre famille et il n'en était pas question dans les médias. Mes grands-parents avaient pu éviter les atrocités et mes parents se sont surtout préoccupés de nous donner des armes pour réussir dans un pays devenu le nôtre de manière irréversible.

L'enjeu était de taille : ne pas nous enfermer dans notre communauté, nous ouvrir largement au monde qui nous entourait sans jamais oublier notre différence et même la revendiquer comme une richesse. C'est à l'adolescence que j'ai pris conscience des faits historiques de 1915 qui m'amenaient à être Arménienne en France, Arménienne de France et surtout Arménienne et Française.

Quelles marques cela a-t-il laissé sur moi ?

Génocide et rupture

Il y a une rupture entre avant et après, entre ce que j'aurais dû être et ce que je suis ; s'il n'y avait pas eu ces massacres, je serais aujourd'hui citoyenne de la Turquie d'Erdogan. Or, c'est en France que je suis née, que j'ai grandi, que j'ai étudié et que j'ai élevé mes enfants. C'est forcément ce pays avec sa culture qui est devenu mon élément naturel sans jamais oublier que mes racines sont ailleurs. Jamais elles n'ont relevé du folklore et elles ont pu devenir dominantes dans certaines circonstances religieuses, politiques ou familiales.

Génocide et appartenance à un destin collectif

Quel que soit le pays, le milieu social, la trajectoire personnelle ou les positions politiques des individus, la lutte pour la reconnaissance du génocide reste un élément important de convergence dans la diaspora. Longtemps, le devoir de mémoire s'est cristallisé dans cette exigence de justice. Cela a été le liant pour la diaspora et a mobilisé toutes les énergies aux dépens peut-être de la valorisation de la richesse culturelle de l'Arménie qui est arrivée beaucoup plus tard. Mes carences dans ce domaine sont immenses et aujourd'hui, je connais la littérature, l'histoire et la géographie de la France infiniment mieux que celles de l'Arménie. Comment ne pas le regretter? Mais est-il besoin de connaître pour aimer ?

Génocide et transmission

Chaque enfant reçoit dans son héritage familial le « fait arménien ». S'il le souhaite, il peut aisément le développer et l'enrichir. L'Arménie est devenue accessible en quelques heures d'avion et l'information est omniprésente dans la diaspora, dans les bibliothèques ou sur le Web.

À lui la liberté de l'intégrer à sa façon, au niveau où il le souhaite et en fonction de ses convictions.

Alice Derderian

Française
Fille d'Arméniens

**« Le génocide a marqué nos vies, notre manière d'être,
et notre vision du monde. »**

Il me semble qu'en nous poussant en dehors de nos terres ancestrales, ce drame a aussi fait de nous des personnes en majorité multiculturelles, ouvertes sur le monde, en empathie avec les causes humanitaires, mais aussi des personnes qui aiment la vie, ayant conscience de la chance de vivre ici avec la liberté, dans un pays merveilleux que nous aimons autant que celui de notre origine. C'est mon point de vue de personne résolument positive et optimiste.

Je commencerais par ce que cela a pu représenter pour notre peuple. Le génocide nous a privés de notre terre ancestrale, a vu la disparition d'un million et demi de personnes d'un petit peuple, de familles entières et nous a précipités aux quatre coins du monde en séparant les survivants des familles. Ce qui me touche beaucoup, c'est qu'en supprimant en premier lieu les intellectuels, le génocide nous a affaiblis durablement. C'est très difficile à mesurer, mais cette saignée a été très dure à surmonter. Les écrivains, les philosophes et les hommes politiques n'ont pas pu dispenser leurs idées et former les générations survivantes.

Après ces pertes indescriptibles, souvent dans l'horreur criminelle, nous avons subi le génocide blanc : on tente d'effacer toutes traces des Arméniens, les églises sont démolies et même les noms des localités ont été modifiés. Quand vous allez en Turquie, on vous parlera des vestiges ourartéens, mais jamais ou rarement des vestiges arméniens. Tout a été mis en place pour organiser l'amnésie et le négationnisme. Les biens des Arméniens ont été redistribués et les Turcs sont nombreux à s'être ainsi enrichis sur les cadavres d'Arméniens. Reconnaître le génocide, c'est déchoir de leurs piédestaux les « héros » de la République turque qui ont recyclé les prédateurs du peuple arménien dans ses gouvernements successifs en les glorifiant par un esprit nationaliste et fasciste. Le plus insupportable, c'est que ce négationnisme d'état n'a pas permis de rechercher et de valoriser les justes, ceux qui ont aidé au péril de leur vie et qui sont importants pour l'avenir des deux peuples, car cette histoire est lourde pour les Turcs qui ont une conscience. Pour les autres, l'examen de conscience est dur, car rien de noble ne permet de se raccrocher à une image plus positive.

Pour une majorité d'Arméniens, comme pour moi, tout cela est durement ressenti. Comment se construire en tant que personne ?

D'un point de vue personnel, mes grands-parents ont tous connu le génocide et en ont été miraculeusement rescapés. Mes parents sont nés juste après. Mes grands-parents, originaires de Cilicie, ont fui la Turquie pour la Syrie après la Première Guerre mondiale. Pour leur part, mes parents ont immigré en France après la Deuxième Guerre mondiale. Ils étaient traumatisés : la peur de la disparition de leur famille, mais aussi de leur identité, de leur culture et de leur langue était très présente. Cela les a enfermés dans une forme d'exclusion. Même s'ils faisaient des efforts d'intégration dans leur pays d'accueil, ils vivaient entre eux, ils nous interdisaient de parler le français à la maison par peur de perdre la langue et ils nous empêchaient d'avoir des amis français par peur de l'assimilation. Nous vivions en vase clos. C'est ma fratrie qui a été importante pour mon équilibre et l'école publique qui a été mon ascenseur social.

Pour ma part, j'ai très mal vécu et j'ai même rejeté mon identité arménienne jusqu'à mon adolescence, car j'avais le sentiment qu'elle m'enfermait dans un monde que je ne comprenais pas, dont je ne mesurais pas l'étendue du drame. C'est compliqué quand on est enfant de prendre conscience du drame. Les adultes ont de la difficulté à l'expliquer et ils n'ont pas toujours les mots justes pour en parler. J'avais le sentiment d'un « bourrage de crâne » sur tout ce qui touchait à notre identité. La position de victime impuissante m'était insupportable. Je ressentais une différence dévalorisante, une histoire peu glorieuse faite de malheurs et une sous condition d'immigré.

J'ai eu la chance d'aller en Arménie Soviétique alors que j'avais 14 ans, avec d'autres enfants de mon école arménienne du mercredi. Cela a produit un déclic. Ce n'est qu'en voyant ce pays inconnu et en vivant un mois sur place que j'ai commencé à réaliser que l'Arménie était bien réelle et belle, qu'il n'y avait pas que cette histoire lourde à porter, mais aussi un autre avenir possible. J'ai commencé à m'épanouir dans ma double culture.

J'ai aujourd'hui 63 ans. Le fardeau du génocide a toujours été là. J'ai lutté à ma mesure, pour préserver notre culture ainsi que notre identité et faire reconnaître le génocide par la France, par l'Europe, afin de faire infléchir l'État turc. Or, cette lutte est inégale. Notre bourreau n'a pas reconnu ses crimes. Il s'est renforcé et il dispose des moyens d'un puissant état que toutes les diplomaties du monde courtisent malgré ses crimes. Malheureusement, il a fallu des actes de terrorisme pour sortir le génocide de l'anonymat, car toutes les actions non violentes étaient très peu médiatisées. En face d'un État turc puissant, nous avons une diaspora souvent divisée, qui n'est pas un état, qui est loin d'en avoir les moyens et qui a de bonnes volontés œuvrant avec leurs tripes. Alors, je veux me convaincre que nous avons la puissance d'un grain de sable qui peut gripper les mauvais desseins !

Ce n'est pas toujours facile d'être Arménien, car c'est lutter sans cesse et réaliser que d'autres, français depuis plusieurs générations, ont à peine conscience de la chance de vivre dans un pays merveilleux et sans ce fardeau. Être Arménien, c'est aussi pour moi se sentir frustrée de ne pouvoir apprécier nos auteurs que dans leur traduction française, car la lecture est compliquée pour moi et je ne pratique qu'un langage peu soutenu en arménien. C'est être fière de ma double culture qui fait partie de moi, être avide d'en savoir plus et de le partager! Pour moi, je crois que cela a renforcé un trait de mon caractère qui me fait avancer, mais aussi souffrir.

J'ai milité dans des mouvements de jeunesse et je me suis investie en tant que bénévole dans la vie associative arménienne, soit à travers le journalisme que j'ai pratiqué dans un mensuel de la communauté arménienne (France - Arménie), soit en consacrant du temps pour soutenir une école bilingue quotidienne sur Marseille. À travers ce parcours, j'ai fait de belles rencontres et je me suis enrichie. Je me suis souvent dit que la non reconnaissance par l'État turc, ressentie comme une injustice, a été un ciment fort de la diaspora arménienne avec le devoir moral que nous sentons sur nos épaules pour tous nos ancêtres restés sans sépulture.

Vivre avec le génocide, c'est aussi vivre avec l'injustice et la haine. Pas la mienne, car j'ai surmonté cet écueil, mais je crains que ce ne soit pas le cas de beaucoup trop d'Arméniens encore. C'est surtout la haine distillée depuis des décennies par la Turquie auprès de son peuple et la déformation de l'histoire enseignée à une population entière qui me fait peur. Il y a une violence latente dans tout cela. Comment mesurer les conséquences d'une manipulation à cette échelle?

Que laisserons-nous à nos petits enfants ?

Des doutes. Même après 100 ans, notre cause sera-t-elle un jour entendue? Il nous faut rester positifs, rechercher d'autres modes pour conduire les actions. Se tourner vers des actions plus universelles me paraît important pour faire avancer la politique dans la bonne voie et indirectement ainsi notre cause. Mais avons-nous assez de force pour lutter dans toutes ces directions ?

Alina Lavin Piloto

Âge : 48 ans

Pays d'origine : Cuba

Date d'arrivée au Québec : 25 décembre 2015



« Je ne connais pas beaucoup de choses maintenant, mais bientôt je vais savoir. Je vais apprendre beaucoup et ce sera plus facile. »

D'où viens-tu Alina? Pourquoi as-tu immigré au Québec?

Il y a deux ans, je suis arrivée au Québec le jour de Noël. Je suis venue pour habiter avec mon mari parce qu'il était québécois. J'ai commencé l'école de francisation et trois mois plus tard mon mari a dû être opéré. Il se sentait mal après l'opération. Puis, il est décédé au mois de mai. J'ai arrêté l'école de français. Je ne connaissais rien. Après, je suis allée à Cuba en juillet pour revoir ma famille et en août je suis revenue. En septembre, j'ai déménagé à Montréal et en novembre, j'ai terminé le 3^e niveau de francisation à Montréal et je suis revenue ici, à Québec. J'habite maintenant avec mon cousin, sa femme et ses deux enfants.

Y a-t-il un objet précieux à tes yeux que tu as apporté avec toi de Cuba?

Tout ce que j'ai apporté avec moi de Cuba ce sont mes sentiments, mes habitudes, ma religion... on est très religieux, ma culture. J'ai aussi apporté mes recettes, la nourriture. Maintenant, je mange à la fois de la nourriture québécoise et cubaine, les deux. La femme de mon cousin est québécoise et elle fait beaucoup de nourriture québécoise. Mais parfois, je fais de la nourriture cubaine. Par exemple, le 24 décembre nous avons mangé de la nourriture québécoise. Du pâté à la viande... beaucoup de chose dont je ne me rappelle pas... de la dinde, oui! Et beaucoup d'autres choses. Nous avons aussi fait des jeux traditionnels d'ici. Le 31 décembre, c'est moi qui ai fait la nourriture cubaine pour toute la famille.

Est-ce que c'est important pour toi de léguer tes recettes, ta culture culinaire aux enfants de ton cousin?

C'est important pour moi que la famille aime la cuisine que je fais. J'aimerais que la fille de mon cousin apprenne des recettes cubaines, mais elle est petite pour l'instant. Mais elle mange beaucoup! La nourriture cubaine elle l'aime beaucoup! Mais un jour, oui, j'aimerais qu'elle apprenne.

Toute ta famille est encore à Cuba. Pourquoi as-tu décidé de rester au Québec malgré le fait que ton mari soit décédé?

J'ai 48 ans et dans mon pays quand on est un peu vieux, on a des problèmes pour trouver un travail. J'ai laissé ma stabilité et maintenant il faut que j'essaie de vivre ici. Je dois essayer, j'avais pris la décision. Je ne connais pas beaucoup de choses maintenant, mais bientôt je vais savoir. Je vais apprendre beaucoup et ce sera plus facile. Le pire pour moi en ce moment c'est le français. C'est le plus difficile. C'est difficile aussi quand on laisse la famille derrière soi...c'est très difficile. Ma mère, mon fils... toute ma famille est à Cuba. Et nous sommes très proches. Les Cubains sont très proches les uns des autres. Mon fils a 28 ans. Avant, ma mère, je la voyais tous les jours. Maintenant, une fois par an. C'est très difficile.

Veut-il venir ici avec toi?

Non, pas pour le moment. Moi j'aimerais ça, oui, mais après, plus tard quand j'en saurai un peu plus. Je saurai lui présenter la vérité et il pourra choisir si c'est mieux ou pas. Mais je veux lui dire que c'est pas facile la vie d'un immigrant.

Et si ton fils arrivait demain matin, quel conseil lui donnerais-tu?

Premièrement, je lui dirais d'apprendre un peu le français avant d'arriver. Mais le français qu'on apprend là-bas, c'est différent de celui qu'on parle ici. Il faut se préparer à ça. Je pense que pour les jeunes, c'est plus facile d'immigrer. Moi je suis arrivée vieille ici. J'ai presque 50 ans! C'est une belle opportunité pour une personne jeune de venir ici. C'est contradictoire parce que je m'ennuie beaucoup, mais je pense qu'ici les gens de mon âge ont plus d'opportunités et ils sont plus aidés que dans mon pays. Dans mon pays, quand les gens sont un peu plus vieux, ils n'ont pas les mêmes possibilités de travail. C'est pour ça que je suis restée ici. J'aimerais retourner pour voir ma famille, mais là-bas je n'ai pas les mêmes choix. Si je retournais, je ne pourrais pas avoir le même travail que j'avais avant de partir. Ici c'est différent. L'âge n'est pas important. Si tu veux travailler, tu vas travailler, c'est ça l'important. Mais pour ça, il faut bien apprendre le français des Québécois!

Quel est le meilleur souvenir que tu as ici au Québec?

Je n'en ai pas vraiment.

Ah non? Et ton premier Noël ici? Comment c'était? Est-ce que ce fut un beau moment pour toi?

Mon premier Noël c'est celui qui vient de passer, le 25 décembre 2017. Oui, c'était bien. Il y avait beaucoup de gens dans la maison, mais je me suis ennuyée beaucoup beaucoup de ma famille. Surtout à Noël, c'est une fête importante.

Comment t'es-tu sentie la première fois que tu as vu la neige? Tu as aimé ça ou non?

Quand je suis arrivée en 2015, c'était bizarre parce que le 25 décembre il n'y avait pas de neige. Le 28 décembre la neige a commencé à tomber et ma belle-sœur m'a dit : « Alina, viens voir! Tu voulais voir la neige? Regarde dehors! » Et oui, c'était merveilleux. Je suis sortie de la maison, j'ai regardé et j'ai touché la neige. Oui, c'était beau. Mais c'est long...décembre, janvier, février, mars, avril...Waaahh! C'est terrible! Il y a eu de la neige jusqu'en avril. C'était long! Mais bon, c'est la vie.

Mais le Canada je crois que c'est un bon pays. C'est calme et sécuritaire. Les gens sont chaleureux aussi. Quand je visite les magasins, les gens me saluent. J'ai dit à mon mari en arrivant ici que les personnes sont très gentilles. Les rues sont propres aussi, c'est très bien. Oui, le Canada c'est bon. Le problème pour moi c'est ma famille, le climat, mais pas les gens. Les gens sont très bons.

Alina suit actuellement des ateliers de francisation chaque matin avec le Centre R.I.R.E 2000. Elle va ensuite commencer le projet Réactive-toi/Valorise-toi qui est un projet de remise en action et de francisation pour les femmes immigrantes éloignées du marché du travail. Elle y apprendra la couture. Elle souhaite ensuite trouver un stage dans ce domaine afin d'intégrer le marché du travail.

Fatema Khatun

Pays d'origine : Birmanie
Date d'arrivée au Québec : 2009



« Je suis venue ici pour les enfants [...] Quand ils vont grandir, ils vont pouvoir choisir ce qu'ils veulent faire dans la vie. Ça c'est très bon. »

Tu viens de quel pays?

Je viens de la Birmanie. Quand j'étais jeune, mon père est décédé et ma mère m'a amené au Bangladesh avec mes deux frères comme réfugiés. Après, mon petit frère et ma mère sont repartis en Birmanie. Mon grand frère et moi avons immigré ici, au Québec, en 2009.

Je suis arrivée ici avec mon grand frère, mon mari et mes trois enfants. Nous étions six, une famille. Ici, au Québec, j'ai accouché de Jasmine, ma plus petite fille. Elle a maintenant 6 ans. Quand elle avait 6 mois, elle a été placée dans une famille d'accueil. Maintenant, je ne peux pas la voir, mais quand elle sera plus grande, elle pourra décider si elle veut me voir. Quand elle aura 18 ans, elle pourra choisir si elle veut habiter avec moi, sa mère, ou son père. Mais avant, elle reste en famille d'accueil. Je vois mes trois autres enfants deux fois par mois. Eux, ils peuvent voir Jasmine.

Quelle langue parlent vos enfants?

Mis à part mon plus grand fils, mes deux autres enfants ont oublié leur langue maternelle, le bengali. Puisqu'ils sont arrivés lorsqu'ils étaient petits, ils ont oublié. Moi, j'ai de la difficulté avec le français alors je ne comprends pas toujours. Parfois, Yasmine explique aux autres ce que j'ai dit et elle me traduit ensuite ce que mes enfants ont dit.

Comment s'est déroulée votre arrivée?

La première fois que je suis arrivée au Canada, je ne connaissais pas la langue, pas les magasins, je ne connaissais rien. Je suis arrivée, je me suis séparée de mon mari. Les enfants étaient petits. C'était difficile. Les deux plus vieux allaient à l'école, mais pas les deux plus jeunes. Je devais m'occuper des deux plus jeunes toute seule à la maison.

Un jour, je suis tombée sur le tapis, j'ai glissé et je suis tombée sur la tête. Quand je me suis réveillée, je me demandais où j'étais. J'avais perdu la tête. Je suis partie à l'hôpital avec l'ambulance. Le

secrétariat de l'école de mes enfants a appelé la DPJ parce que mes enfants avaient manqué l'école. Alors, la DPJ est allée chez moi et a pris les enfants parce qu'il n'y avait aucun adulte avec eux.

Quand je me suis réveillée à l'hôpital, je demandais où mes enfants étaient. Quand je suis arrivée chez moi, il n'y avait pas d'enfants. Je pleurais sans cesse. Je me demandais où ils étaient, s'ils avaient mangé et qui avaient fait à manger pour eux, qu'est-ce qui se passait.

Les centres jeunesse ont trouvé des familles d'accueil pour mes enfants. Leur papa ne va jamais les voir. Moi, je vais les voir deux fois par mois. Je ne peux pas voir Jasmine, la plus jeune. Il faut que j'attende qu'elle ait 18 ans, mais les trois autres, je peux les voir.

Au début, parfois je pensais à mes enfants la nuit et je pleurais. Je me demandais s'ils trouvaient ça difficile que la nourriture soit différente et des petites choses comme ça. Je me suis beaucoup inquiétée.

Ça fait 6 ans de ça. Maintenant, les familles d'accueil sont parfaites pour mes enfants. Deux fois par mois, j'apporte la nourriture pour eux. Je vais les visiter. Je peux les voir de 17h00 à 18h30. Je leur donne la nourriture et on mange ensemble. Ce n'est pas beaucoup de temps. C'est trois heures par mois. Ce n'est pas beaucoup, je m'ennuie.

Maintenant, je vis toute seule. Yasmine va avoir 18 ans dans 1 an et demi. Elle doit rester dans sa famille d'accueil pour le moment, mais quand elle aura 18 ans, je pourrai faire une demande au HLM pour avoir deux chambres si elle veut venir vivre avec moi.

Je fais la formation de couturière ici au Centre R.I.R.E 2000. J'aime ça, mais c'est difficile de lire. Je ne suis pas allée à l'école dans mon pays. Quand je suis arrivée ici, je n'ai fait que quelques mois d'étude du français. J'ai dû arrêter parce que je devais m'occuper de ma petite Jasmine à la maison. Je ne pouvais pas continuer mes études. Au Bangladesh, je tricotais des filets de poisson pour les vendre après. Je m'occupais des enfants. Toutes les femmes étaient à la maison. C'était les hommes qui travaillaient. Je n'ai pas eu beaucoup d'éducation là-bas.

Pourquoi avoir choisi le Québec?

Je suis venue ici pour les enfants. Je me disais qu'ici les enfants pourraient étudier. Oui, pour les enfants le Québec c'est bon. Parler le français c'est bon. C'est plus difficile la langue pour moi, mais les enfants c'est correct. Ils grandissent et ils apprennent vite. Quand ils vont grandir, ils vont pouvoir choisir ce qu'ils veulent faire dans la vie. Ça c'est très bon.

Parfois, je souhaite revisiter le Bangladesh, mais ma mère n'est plus là. Ma mère et mon petit frère sont en Birmanie et je ne connais pas beaucoup ce pays. Mon grand frère est parti à Toronto. Parfois on se visite. Il vient ou je vais le voir, mais là-bas c'est tout en anglais et c'est difficile. Il y a un peu de français là-bas, mais pas beaucoup. C'est surtout en anglais. Moi aussi, si j'avais eu mes enfants avec moi, je serais peut-être partie à Toronto. Mais là je suis seule et j'aurais été trop loin de mes enfants. Je veux rester proche d'eux pour les voir, surtout que leur père ne va pas les voir. Je dois alors rester près d'eux.

Moïse Bisimwa

Âge : 18 ans

Pays d'origine : Congo

Date d'arrivée au Québec : Automne 2017



« Je pense qu'il est plus facile de recommencer une nouvelle vie à mon âge, car il y a beaucoup d'opportunités et de possibilités pour devenir ce que tu veux. »

Je suis parti de mon pays à cause de la guerre et de la violence. Ma mère a décidé de quitter, car mon village a presque été attaqué. Au Congo, c'est difficile de faire la différence entre la fausse et la vraie police. J'ai été réfugié pendant deux ans en Ouganda. J'avais 15 ans lorsque j'ai quitté mon pays. La vie était beaucoup mieux en Ouganda. Là-bas, j'ai commencé le basket-ball et la musique. Je joue maintenant du piano, de la batterie et je peux aussi chanter. Je joue un peu de musique jazz, mais davantage de musique traditionnelle du Congo. Je n'allais pas à l'école, mais j'avais plusieurs projets.

Par chance, j'avais un oncle qui vivait au Canada depuis un bon moment. C'est lui qui a fait la demande pour que nous venions au Canada. Trois ans après notre départ, nous avons pu immigrer.

J'ai passé, avec ma famille, un mois chez mon oncle qui habite à Québec. Pendant ce temps, il nous a montré la ville, nous a fait rencontrer des gens et nous a fait découvrir la culture. Après, nous avons déménagé, ma mère, mes deux petits frères et moi dans notre maison. Le reste de ma famille est encore au Congo. Je suis encore en contact avec quelques-uns d'entre eux. Je trouve difficile d'être loin et de recommencer à zéro avec de nouvelles personnes. Par contre, les réseaux sociaux aident beaucoup à rester en contact de nos jours!

Je pense qu'il est plus facile de recommencer une nouvelle vie à mon âge, car il y a beaucoup d'opportunités et de possibilités pour devenir ce que tu veux.

La seule chose que j'ai apportée du Congo est ma famille et un peu de ma culture. Mon rêve est de devenir technicien de son. J'ai une bonne oreille et j'aime beaucoup cette profession. Mon but est aussi d'obtenir mon diplôme, d'aller au cégep afin de poursuivre mon rêve. Je suis sûr que j'y arriverai!

Lucy Gomez

Âge : 62 ans

Pays d'origine : Colombie

Date d'arrivée au Québec : 2008



« Maintenant, ça va mieux, mais je vis avec mes deux enfants qui ont une déficience intellectuelle et mon fils qui a des psychoses. [...] C'est beaucoup de poids sur mes épaules, mais j'ai de l'espoir. »

D'où viens-tu? Comment s'est déroulée ton arrivée ici?

Je suis ici depuis neuf ans, j'ai neuf enfants et dix petits-enfants. J'ai trois petits-enfants en Colombie, trois en Équateur et les autres sont au Canada. Nous sommes restés quatre ans en Équateur puis nous avons reçu l'appel du gouvernement du Canada, l'autorisation pour se réfugier au Québec.

C'était vraiment difficile de quitter la Colombie parce que j'ai dû laisser ma mère et mon père ainsi qu'une de mes filles qui était déjà mariée. Quand nous sommes arrivés en Équateur, c'était très dur, surtout la première année. Comme nous étions réfugiés, nous avons dû nous dépêcher pour quitter le pays et nous avons apporté que très peu de choses. Nous devions dormir sur le sol sur des bouts de carton avec les huit enfants. Après, j'ai commencé à vendre du café et des *empanadas* (un plat Colombien). C'est comme ça que nous avons réussi à vivre et à faire un peu d'argent.

Je me réveillais tous les jours à 4h du matin pour préparer les produits à vendre, faire la cuisine et je partais marcher tout le matin pour faire de la vente. Le midi, je revenais prendre de nouvelles provisions puis je repartais tout l'après-midi. Je marchais 8 heures par jour pour arriver à faire vivre ma famille. J'avais un gros panier pour les *empanadas* et un gros thermos pour le café. Parfois mes enfants m'aidaient, mais ça me faisait de la peine de les faire travailler. Quand je n'arrivais pas à tout vendre, je revenais à la maison et je donnais ce qui me restait à mes enfants.

Le temps que nous avons passé en Équateur a été très difficile parce qu'il y avait beaucoup de discrimination. En Équateur, les gens pensent que tous les Colombiens sont de la guérilla et ils croient

que nous venons faire du mal. Alors il y a beaucoup de violence à cause de ça. Une fois, une femme a pris un balai et m'a frappé dans le dos à cause d'une histoire de loyer. Il y avait même des affiches de logements à louer avec l'indication: « sauf les Colombiens ».

En Équateur, j'ai aussi essayé d'inscrire mes enfants à l'école, mais l'école a refusé que mes enfants s'y inscrivent parce qu'ils étaient Colombiens. Alors les quatre années que nous avons passé en Équateur, mes enfants ne sont pas allés à l'école.

Quand nous avons été appelés par le Canada et que nous avons pris l'avion, avant-même l'atterrissage je voyais que c'était différent. En arrivant à Toronto, nous sommes restés quelques jours à l'hôtel avant d'arriver à Québec et j'avais l'impression de flotter pendant plusieurs jours. Tout était tellement beau et tellement mieux. À Québec, le Centre Multiethnique nous a aidés et dans la façon de nous traiter, tout était différent et tellement mieux qu'en Équateur.

Y a-t-il quelque chose que tu n'as pas aimé en arrivant ici?

Le froid! Haha! En Amérique latine il n'y a pas de neige et en arrivant ici, en novembre, nous avons vu la neige pour la première fois. Nous nous sommes lancé des boules de neige et c'était très amusant. Mais si je compare la situation avec l'Équateur, je préfère le froid même si l'hiver devait durer toute l'année. On n'a qu'à mettre un gros manteau, des bottes et tout est bon.

Est-ce que ça t'inquiète de savoir que tu as encore de la famille en Équateur?

Oui, parce qu'un de mes fils s'est marié avec une femme équatorienne et quand ils ont fait le processus d'immigration, la femme n'a pas eu l'autorisation alors mon fil est venu seul. La femme est restée avec leur bébé en Équateur. C'est mon fils le plus âgé qui est venu. Et maintenant, de temps en temps, il va visiter sa femme et son enfant. Il est là-bas actuellement.

Comment s'est déroulé ton apprentissage de la langue?

Je n'ai pu aller à l'école que quelques mois parce que j'ai un fils qui a 40 ans et qui est déficient intellectuel. Et mon autre fille qui a 32 ans a le même problème, alors c'était difficile pour moi d'aller à l'école et de les laisser seuls à la maison. Lucie, l'une de mes filles, m'aide beaucoup. Elle parle très bien français aussi.

Est-ce qu'il y a une chose, un objet que tu as ramené de Colombie qui est encore très important pour toi?

Oui, une petite bourse de monnaie de ma mère. C'est très précieux pour moi. Je l'ai toujours avec moi. Ma mère est morte il y a deux ans et je n'ai pas pu la revoir avant qu'elle décède. Je savais qu'elle était malade et nous nous préparions à partir pour aller la voir, mais il y a eu un incendie dans notre édifice et nous avons tout perdu. Notre argent, nos documents, tout a brûlé. Nous avons dû annuler le voyage et je n'ai jamais pu la revoir entre le moment où j'ai quitté la Colombie et quand elle est décédée. L'année 2013 a donc été une année très difficile pour moi. Après l'incendie, un de mes fils a commencé à faire des psychoses et a dû être hospitalisé.

Maintenant, ça va mieux. Je vis avec mes deux enfants qui ont une déficience intellectuelle et mon fils qui a des psychoses. Alors je dois m'occuper des trois. Je suis très fatiguée. C'est beaucoup de poids sur mes épaules, mais j'ai de l'espoir. Je dois continuer, je travaille. Je remercie Dieu, je me sens très chanceuse d'être ici. Je remercie aussi le gouvernement de m'avoir accueilli ici parce que c'est

beaucoup mieux qu'en Colombie et qu'en Équateur. Ma fille Lucie m'aide aussi beaucoup, m'appelle tous les jours et je me sens très chanceuse de l'avoir dans ma vie.

Je suis aussi très bonne pour faire des choses avec mes mains, comme le tricot par exemple. Alors je fabrique des petits sacs, des sacoches et parfois je donne des ateliers pour les fabriquer. Travailler avec mes mains m'aide à faire passer le temps et à me sortir de ma tête. Ça fait du bien.

Ces derniers temps j'ai commencé à écrire un livre sur ma vie. C'est en espagnol pour le moment, mais peut-être que ma fille ou quelqu'un d'autre pourra le traduire en français et que ça pourra inspirer ou aider d'autres personnes, qui sait.

- Participante Centre R.I.R.E 2000

Anonyme

Pays d'origine : Colombie

« Ce qui a changé le plus depuis que je suis arrivée ici c'est ma situation familiale. Je vivais de la violence conjugale et j'ai décidé de divorcer. »

Quand je suis arrivée, je ne parlais pas du tout français. Avant de pouvoir m'inscrire pour apprendre le français, j'ai passé quelques mois à me promener sans connaître le français. Je suis arrivée ici avec mon ex-mari et mes deux enfants. Je suis venue comme travailleur qualifié. Pour cette demande, le processus est très long. C'est pourquoi j'ai attendu quatre ans avant de venir au Canada.

Pourquoi avoir décidé d'immigrer au Canada?

C'est la situation en Colombie. Je ne veux pas vieillir en Colombie. En premier, j'ai décidé de quitter pour aller en Europe. Mais quand je suis arrivée là-bas, ma vision de la vie a changé. Par exemple, en Colombie tu ne peux pas sortir avec ton cellulaire à cause du vol. Je me suis donc habituée à une certaine qualité de vie. Aussi, la culture est très différente, surtout au niveau culturel. Les gens en Colombie ne vont pas au théâtre ou au musée.

Lorsque tu es un travailleur qualifié, c'est un choix de changer de pays. C'est pourquoi tu peux choisir ta province. Le Québec était plus avantageux selon nos profils de travailleurs et c'est pourquoi nous avons choisi cet endroit. Aussi, je voulais quelque chose de différent pour mes enfants. Je voulais qu'ils aient l'opportunité de grandir dans un milieu différent. Pour moi l'éducation et la culture est ce qui prime le plus, mais c'est aussi la façon dont on voit la vie, les valeurs. Au Canada, mes enfants apprennent déjà des valeurs à la garderie. Ils me disent à la maison « on ne peut pas pousser les amis ». Ce n'est pas comme ça en Colombie.

Comment s'est déroulée ton arrivée au Québec?

Avant de venir au Canada, je travaillais. Je me suis mariée et après je suis tombée enceinte. Ma grossesse a été très difficile. Après ma grossesse, je suis retournée au travail et nous avons finalement déménagé au Québec. J'ai vécu l'hiver québécois. C'était très difficile la première semaine surtout pour les transports. En plus, je ne parlais pas du tout français. Le froid était la chose la plus choquante. Je n'avais jamais porté de bottes ou de manteau d'hiver!

Lorsque tu arrives, c'est difficile de savoir à qui te fier, surtout quand tu ne connais personne. Personne n'explique l'hiver québécois aux immigrants. J'ai donc commencé à parler avec des gens dans la rue. Lorsque tu as des enfants, c'est beaucoup plus facile parce que les gens t'arrêtent dans la rue.

Qu'est-ce qui a le plus changé dans ta vie depuis ton arrivée ici?

Ce qui a changé le plus depuis que je suis arrivée ici c'est ma situation familiale. Je vivais de la violence conjugale et j'ai décidé de divorcer.

J'avais pensé divorcer avant de venir au Québec, mais j'avais décidé de vivre avec parce que je ne voulais pas rester en Colombie. Alors j'ai continué avec lui et je me suis dit que ça allait changer quand nous allions arriver au Canada. En Colombie quand tu appelles la police elle ne fait rien. Mais au Canada

j'ai décidé d'appeler la police. La police est venue, mais j'ai décidé de lui pardonner, car de toute façon on venait d'arriver et je n'étais pas prête.

Une fois, nous avons eu une discussion par rapport à quelque chose de stupide et j'étais en train de laver la vaisselle. Il coupait un fromage et il arrive juste à côté de moi près du lavabo et me dit : « Est-ce que je mets le couteau ici (*désignant le lavabo*) ou ici (*en pointant son ventre*)? » J'étais tellement sous le choc que j'ai répondu « où tu veux ». Il m'a répondu : « Ok je vais le mettre dans le lavabo, mais sache ce n'est pas l'envie qui me manque de le mettre ici (*désignant son ventre*), mais à l'intérieur. » J'étais comme...ok... si je réagis à ça, ça pourrait être très dangereux. J'ai laissé tout là et je suis allée dans les toilettes. Jamais dans ma vie je ne m'étais sentie en danger en Colombie, le pays du danger, et là je me sentais en danger au Québec, dans ma propre maison...

Quand je suis sortie de la salle de bain, j'ai pris la décision de me séparer. Mais là encore, je n'étais pas prête à me séparer. Quand tu es dedans, pour toi ce n'est pas de la violence conjugale donc je n'étais pas capable de dire que j'étais une victime. J'ai parlé à mon mari de la violence et il m'a dit qu'il allait changer. Mais à l'intérieur de moi je savais que c'était assez, que je n'étais plus capable d'endurer ça.

Avec ma psychologue j'ai travaillé sur ma confiance, car mon mari me disait que je n'étais pas capable de gérer mon argent, que je n'étais pas capable de gérer mes enfants toute seule. Et je l'ai cru. Il me disait : « Comment tu vas faire si je ne suis pas là? » Alors j'en ai parlé avec ma psychologue et j'ai commencé à faire des choses toute seule. Il commençait à être désespéré. Il n'y avait plus de violence physique, mais beaucoup de violence psychologique.

Un jour j'étais dans un stationnement, je parlais avec quelqu'un et je me suis dit : « Tu es prête, tu vas divorcer. » J'ai parlé avec lui quelque jour après. Il n'était pas content et il pensait que ce n'était pas vrai, mais j'étais sérieuse cette fois.

Je me sens vraiment chanceuse, je sais que je suis dans un pays où la police va faire respecter la loi. Je me sens en sécurité. Parfois c'est difficile pour moi et c'est difficile pour mes enfants. Finalement, même après toutes mes histoires, je trouve que le Québec c'est un paradis. Je préfère être ici toute seule qu'être en Colombie.

Anonyme

Pays d'origine : Mexique

« Je referais ce voyage pour le bien de ma famille. »

Comment s'est déroulée votre arrivée au Québec?

Je suis arrivée comme réfugiée, demandeur d'asile. Je suis arrivée à Montréal et après un an, on a vu les possibilités de déménager à Québec, une ville plus tranquille et plus semblable à notre rythme de vie, à nos besoins.

Qu'est-ce qui vous a amené à immigrer au Québec?

La tranquillité et la sécurité pour les enfants, avoir une meilleure qualité de vie. Notre vie était en danger et on n'avait pas beaucoup le choix. Il fallait sortir.

Qu'avez-vous eu le plus de misère à laisser derrière vous?

La famille, ne pas avoir eu le temps de faire mes adieux. Ne pas avoir de communication ni de contact physique avec eux.

Quel impact ce grand changement a-t-il eu sur votre famille?

Mes enfants grandissent sans avoir de contact avec leurs grands-parents et évidemment, moi non plus.

Quel élément de votre pays natal, de votre culture souhaitez-vous le plus léguer à vos enfants?

En arrivant au Canada, j'avais deux enfants. Après 10 ans, on a décidé d'en avoir deux de plus. Je souhaite leur transmettre mes bonnes valeurs et intégrer les bonnes valeurs d'ici.

Qu'appréciez-vous le plus de votre nouvelle vie?

J'ai eu beaucoup de défis et maintenant j'ai une qualité de vie plus raisonnable. Je referais ce voyage pour le bien de ma famille.

Si vous aviez un conseil ou une recommandation à faire à quelqu'un qui arriverait aujourd'hui au Québec, que lui diriez-vous?

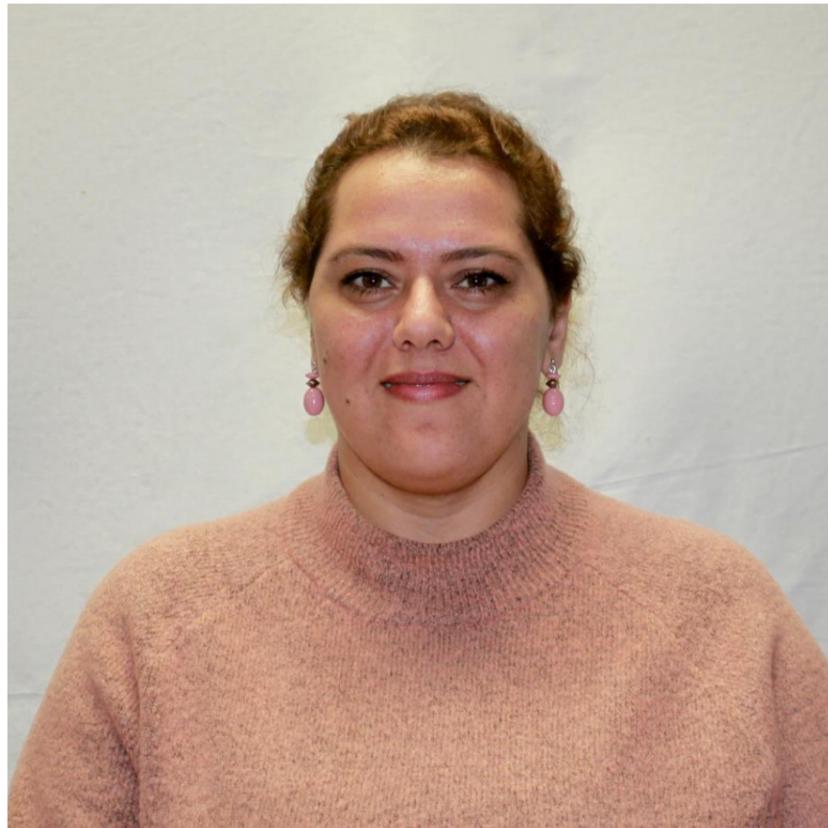
Je leur dirais de ne pas se décourager, qu'on est arrivés dans une bonne société, que la qualité de vie est meilleure et qu'on peut réaliser nos rêves. Évidemment, il faut faire des efforts! La personne la plus heureuse du monde n'est pas nécessairement celle qui a tout, mais plutôt celle qui a su exploiter chaque opportunité dans sa vie.

Hanen Gaaloul

Âge : 32 ans

Pays d'origine : Tunisie

Date d'arrivée au Québec : 2014



**« J'aurais aimé apporter ma mère,
mais ça ne serait pas facile pour elle le changement! »**

D'où venez-vous? Qu'est-ce qui vous a amené à immigrer au Québec?

Je suis venue au Québec en 2014 en tant que résidente permanente après que mon mari m'ait parrainé et ça a commencé depuis. Le début était très difficile pour moi. J'ai eu un grand choc pour la différence culturelle, le changement de climat avec tout ce que j'ai laissé derrière moi, à savoir mon pays, ma famille, mes amis et mon ancien job.

J'ai pris mon temps pour m'adapter au changement, pour me trouver et pour accepter ma nouvelle vie. Là, je suis de nouveau aux études, je vise un diplôme d'AEC en assurance de dommages.

Qu'avez-vous eu le plus de misère à laisser derrière vous?

Ma famille et ma mère surtout. Je suis fille unique et mon père est décédé. Ma mère est seule.

Y a-t-il quelque chose qui vous a agréablement surpris?

Tout est bien organisé surtout pour le côté administratif. J'ai réalisé la différence entre un pays développé tel que le Canada et un pays non développé. Les gens sont plus directs.

Y a-t-il quelque chose qui vous a déçu?

L'individualisme m'a déçu. Ce n'est pas facile d'avoir ou de se faire des amis québécois.

Si tout ce voyage était à refaire, changeriez-vous quelque chose?

Si je refaisais mon voyage, je ne perdrais pas de temps et je m'engagerais rapidement. J'aurais aimé apporter ma mère, mais ça ne serait pas facile pour elle le changement!

Y aurait-il un souhait que vous aimeriez formuler à notre société par rapport à l'accueil des nouveaux arrivants?

Pour l'accueil, tout est correct. Par contre, pour l'intégration et l'embauche, c'est toujours plus difficile pour nous de saisir notre chance. Il faut plus de tolérance. On vit ici, on participe à la vie comme les autres.

Si vous aviez un conseil ou une recommandation à faire à quelqu'un qui arriverait aujourd'hui au Québec, que lui diriez-vous?

Il faut penser à l'avenir, accepter la différence et la comprendre, vivre et surtout ne pas perdre de temps.

- Participante Centre R.I.R.E 2000

Jihen Ben Khaled

Âge : 35 ans

Pays d'origine : Tunisie

Date d'arrivée au Québec : 2010



« Quand je vais en vacances en Tunisie, au bout de trois semaines, je suis impatiente de rentrer chez moi. C'est ironique, mais c'est la réalité. »

Je suis originaire de la Tunisie. Je suis venue au Québec pour faire des études au doctorat. Je n'ai pas cherché à immigrer au Canada au début. C'est en fait une occasion et une opportunité qui s'est offerte à moi pour faire des études ici. J'ai très vite accepté puisqu'en Tunisie, les moyens manquent beaucoup aux universités et les délais pour finir un diplôme de doctorat peuvent aller de cinq à huit ans, surtout dans le domaine de la recherche scientifique. Cependant, la décision de s'éloigner de ma famille était difficile à prendre, même pour des études. Et en même temps, l'idée m'avait plu parce que c'était une porte d'entrée pour moi à un nouveau monde, une nouvelle culture. Quitter le foyer familial était le plus dur, surtout que c'était la première fois que je quittais la maison et que je prenais l'avion. Mon arrivée s'est bien déroulée, j'ai bien organisé mon voyage.

Mes attentes en arrivant ici étaient de bien m'installer et de réussir mes études. J'ai été surprise au départ par l'accent québécois, malgré que je sois francophone. J'ai été déçue plus au point de vue demande de résidence permanente, puisque je suis arrivée en tant que résidente temporaire étudiante. Puis, quand j'ai accouché de mon bébé ici après trois ans, j'ai été surprise par le fait que mon fils avait juste droit au passeport canadien et non aux soins de santé. Mon enfant n'avait pas le droit à la carte soleil, car la RAMQ est au niveau provincial et non fédéral. Si j'habitais dans une autre province, autre que le Québec, probablement que mon fils aurait eu ses droits en entier. On n'avait même pas droit à la contribution réduite et aux versements anticipés pour les frais de garderie.

Ce que j'apprécie le plus ici c'est la mentalité. Chez moi, en Tunisie, les mentalités et les esprits sont différents, c'est « open » dans certains endroits et avec une certaine catégorie de gens (riches et émancipés). Ici, personne ne s'intéresse à personne, tout le monde est libre de mener sa vie comme il le voit. Je suis venue ici en étant mariée et mon mari m'a rejoint après deux mois. Si c'était à refaire, je viendrais ici célibataire, je me concentrerais plus sur mes études et ma carrière professionnelle. Je sens

que j'ai fait passer mon foyer, ma famille, mon fils et mon mari avant mes intérêts. Le fait qu'on est loin de notre famille, ça n'aide pas parce qu'en Tunisie, généralement, on s'entraide.

J'aimerais que le Québec prenne en considération certaines lois et réglementations pour les nouveaux arrivants, qu'elles soient temporaires ou permanentes, pour faciliter l'accès à la résidence, surtout pour les diplômés d'ailleurs. Un souhait pour que le Québec s'ouvre plus à d'autres cultures. C'est vrai qu'ils ont l'impression qu'on envahit leur pays, c'est légitime, mais il faut nous connaître avant de nous juger, surtout pour les musulmans.

En final, j'aime le Canada et je me sens chez moi ici. Quand je vais en vacances en Tunisie, au bout de trois semaines, je suis impatiente de rentrer chez moi. C'est ironique, mais c'est la réalité. Et puis, pour certains de ma communauté arabe et musulmane, ça peut les choquer le fait que je ne suis pas contre le fait d'être enterrée ici quand je décède. On vient de la terre et on revient à la terre, ici ou ailleurs, pourvu que mon fils puisse me rendre visite au cimetière. Je me sens bien ici et je ne voudrais pas que ça change.

- Participante Centre R.I.R.E 2000

Mamadou Saïdou Camara

Âge : 35 ans

Pays d'origine : Guinée

Date d'arrivée au Québec : 2004



« C'est très beau la diversité.

Ensemble, on peut vraiment faire briller la province. »

Je suis originaire de la Guinée, un pays situé sur la côte ouest de l'Afrique. L'objectif de mon voyage au Québec était de faire des études universitaires. Alors, dès mon arrivée, j'ai commencé mes études à l'école polytechnique de Montréal en génie électrique.

Par ailleurs, les premiers jours ou mois ici n'étaient pas du tout faciles. Je ne savais même pas comment faire un œuf et je n'avais jamais travaillé de ma vie. Donc, il fallait tout apprendre si je voulais économiser mon argent de poche. En plus, j'étais étudiant étranger, donc ça coûtait plus cher de frais scolaires. Bref, mon intégration n'a pas été facile.

Des souvenirs, j'en ai des beaux, mais le plus récent c'est quand je me suis marié avec ma femme. Un autre souvenir que je ne peux pas oublier est le jour où j'ai eu mon diplôme d'ingénieur de Polytechnique. J'étais fier et très motivé.

Un souvenir dont j'ai été déçu, et que je n'oublierai pas si vite, est un jour à Montréal sur l'autoroute 20. J'ai embarqué tranquillement sur l'autoroute, il y avait une autre voiture qui venait trop vite, alors je l'ai laissé passer. Ensuite, l'homme au volant a ralenti et baissé sa vitre. Il a commencé à m'insulter de tout ce que tu ne peux imaginer. Mais, le plus vexant, c'est lorsqu'il m'a traité de « sale nègre ». Ça, je n'ai pas aimé. En plus, je l'ai laissé passer et ce n'était pas drôle.

Je dis tout le temps que le Québec, c'est là où j'ai tout commencé. J'ai réappris à vivre en m'inspirant des gens. Ma venue ici m'a permis d'apprendre beaucoup de choses et, surtout, d'avoir un esprit très ouvert !

Quand je suis retourné en Afrique pour visiter ma famille, j'ai réalisé que sur quelques points, nous n'avons pas le même point de vue. Ceci est surtout dû au fait que mon cercle d'amis au Québec est très varié. Je suis de nature très curieux, donc les autres cultures m'intéressent et j'essaie à tout moment de comparer avec la mienne.

Je souhaite que la société québécoise soit plus diversifiée. C'est très beau la diversité. Ensemble, on peut vraiment faire briller la province. Il faut réfléchir sur la quête : comment faire qu'un nouveau venu se sente accepté et aimé. C'est pas évident de changer une personne, mais je suis certain qu'on peut ensemble trouver un juste milieu.

Par ailleurs, je conseille toujours aux nouveaux que je rencontre qu'il ne faut pas seulement vivre dans sa communauté, il faut découvrir et faire son propre jugement sur la société. Et, surtout, garder l'esprit ouvert, rencontrer d'autres personnes, pas seulement des Africains.

- Participant Centre R.I.R.E 2000

Béatrice Danleu Happi

Pays d'origine : Cameroun
Date d'arrivée au Québec : 2017



**« Mon rêve c'est d'avoir une vie meilleure et j'espère l'avoir.
Je trouve que c'est bien parti. »**

Est-ce que ça fait longtemps que tu es au centre R.I.R.E., que tu fais la formation?

J'ai commencé depuis le 29 janvier, mais j'ai fait six semaines de stage au service à la clientèle avant. J'aimerais continuer là-dedans, soit service à la clientèle ou infirmière auxiliaire. Ça fait cinq mois que je suis ici. Je suis arrivée seule. Ce n'est pas moi qui a pris la décision de venir seule, c'est mon papa qui vivait ici depuis longtemps. Puis, il m'a dit qu'il aimerait que je vienne vivre ici au lieu de me battre là-bas. J'avais fini mes études, mais je n'avais pas d'emploi. Il m'a donc dit que c'était mieux que je vienne essayer de me refaire une vie ici. Lui, il a quitté pour le travail. Ma mère vit encore au Cameroun.

Comment ça se passe?

Ça se passe bien, bien mieux que je pensais. Au début, je n'étais pas certaine, j'avais peur et j'avais beaucoup de misère avec l'accent. Maintenant, je m'adapte tout doucement et ça va mieux.

Je suis arrivée à Montréal, mais, ce jour-là, j'ai eu un problème avec mon vol. La personne qui a fait la réservation au Cameroun ne m'a pas donné de vol pour Québec. Alors je n'avais pas de vol et je ne le savais pas. Alors quand je suis arrivée à Montréal, on m'a dit que je ne pouvais pas embarquer, que sur mon billet il était écrit Québec, mais que la transaction finissait à Montréal. Je ne connaissais personne à Montréal, je ne savais pas quoi faire. Le téléphone que j'avais sur moi ne marchait plus parce que c'est un téléphone du Cameroun. Je ne savais pas quoi faire. J'avais pris le numéro de papa, mais il habite à Toronto. Moi je ne voulais pas habiter à Toronto, alors j'ai décidé de venir à Québec. Donc, je l'ai appelé et je lui ai dit voilà la situation dans laquelle je me trouve. J'ai demandé un téléphone à quelqu'un et j'étais très surprise qu'on me le donne. Je n'avais jamais vu ça avant. Au Cameroun, tu peux demander, mais si tu ne connais pas la personne, il ne te donne pas son téléphone. J'ai eu de la

chance aussi. Dans l'avion, je connaissais mon cousin avec sa famille. Lui, il arrêtait à Montréal, alors on s'était déjà séparés. Mais avant qu'on se perde de vue, il m'avait donné le numéro de son ami. Je l'ai appelé et il a informé mon cousin que je le cherchais. C'est comme ça qu'on a fini par se rencontrer, on s'est retrouvés au hasard. J'ai passé la nuit chez son ami et, le lendemain, j'ai donc pris l'avion pour Québec. Ils m'ont sauvée.

À l'arrivée, j'étais vraiment contente, car je ne m'attendais pas à cet accueil. J'ai demandé le téléphone à quelqu'un et j'ai passé un appel, et un deuxième, et un troisième. J'ai aussi constaté que, quand tu demandes de l'aide, les gens sont prêts à aider. Il faut juste avoir le courage de demander. Quand tu demandes, les gens peuvent t'aider.

Mon père est venu à Québec pour m'attendre quand même. Je suis allée chez ma cousine, avec qui je vis actuellement. Maintenant, je rencontre des gens de différentes nationalités. J'apprends à travers les personnes que je rencontre ici.

La vie en société aussi, quand je parle avec des gens, on m'explique ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire, comment se comporter. Le Centre R.I.R.E. m'apporte beaucoup. Il me donne des guides et m'apporte beaucoup dans mon intégration.

Ma sœur m'a dit récemment que, quand tu parles à un enfant au Québec, il ne faut pas le toucher. Ça c'est des choses que je ne connaissais pas. Il faut faire attention. Les gens sont accueillants, mais il y a une très grande distance entre eux. On ne connaît pas les gens qui vivent à côté de nous dans les immeubles. Au Cameroun, mon voisin, c'est mon frère. Ici, je ne connais pas mon voisin. Je comprends que c'est le style de vie et qu'il faut s'adapter à ça.

Quel est ton plus grand rêve?

Mon plus grand rêve c'est de pouvoir trouver un emploi stable. C'est pourquoi je suis venue ici, c'est pour avoir une vie meilleure et j'espère l'avoir. Je trouve que c'est bien parti.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à quitter?

Ma famille. Même si j'ai ma cousine, ce n'est pas ma sœur. Ce n'est pas facile. Ma mère me manque beaucoup. Il y a des moments où j'aurais envie qu'elle soit là. C'est vraiment difficile. On parle au téléphone, mais ce n'est pas la même chose. J'aimerais que ma famille vienne.

Ma mère est commerçante au Cameroun et mes sœurs ont trouvé un emploi. Elles sont mariées et elles ont des enfants. Pour le moment, dans la partie du Cameroun où ma famille vit, ça va, c'est sécuritaire. Je ne suis pas inquiète pour elle.

Je n'ai pas apporté un objet du Cameroun, je n'avais pas pensé à ça. Si je partais maintenant, oui, j'apporterais un souvenir de ma famille. Dernièrement, j'ai demandé à ma maman de m'envoyer un de ses vêtements, c'est une robe africaine. Je ne peux pas m'en séparer. Je la porte de temps en temps. J'aimerais porter les vêtements africains, mais l'hiver, c'est trop froid.

As-tu des conseils pour quelqu'un qui immigrerait au Québec?

Je trouve le Québec bien. Ce que je peux dire à quelqu'un pour mieux s'intégrer c'est de passer par les centres d'intégration. Je me rends compte que, en passant par un centre, tu peux t'affilier facilement. Il y a des choses que tu ne connais pas et, quand tu passes par un centre, les gens te disent comment vivre en société, quoi faire et ne pas faire, comment faire une recherche d'emploi.

Mohamed Jomaa El Mashaden

&

Itab Haj Maouas

Âge : 40 ans

Pays d'origine : Syrie

Date d'arrivée au Québec : 9 janvier 2016



« J'ai pris la voiture, j'ai pris mes enfants et ma femme, et j'ai augmenté le son de la musique pour ne pas entendre celui des bombardements. »

D'où venez-vous? Qu'est-ce qui vous a amené à immigrer au Québec?

On a quitté la Syrie pour le Liban, puis le Liban pour le Canada. On a fui la Syrie à cause de la guerre. Au départ, je suis parti au Liban, j'y ai aménagé une maison pour ma famille. Puis, en 2012, je suis revenu en Syrie pour ramener ma famille et déménager avec elle au Liban.

Qu'avez-vous eu le plus de misère à laisser derrière vous?

Ce qui est le plus douloureux est d'avoir laissé derrière nous notre grande famille. On s'est dispersés, chacun de nous est parti dans un pays différent. Par exemple, tous mes frères sont partis au Liban, mon père est resté en Syrie. La famille de mon épouse a été la plus affectée par la guerre en Syrie. Mon beau-frère est parti en Allemagne, ses parents sont décédés, mes belles-sœurs sont restées en Syrie dans la partie encore dirigée par le gouvernement. Elles ne peuvent pas quitter le territoire. Si elles partent, elles peuvent être kidnappées par le gouvernement et considérées comme des opposants rebelles.

Comment s'est déroulée votre arrivée au Québec?

Au départ, on est arrivés à Montréal, puis ils nous ont envoyés à Gatineau. Après, on a décidé de s'installer à Québec pour pouvoir profiter des soins médicaux pour notre enfant handicapé âgé de 5 ans. Quand on était au Liban, notre enfant est tombé malade et il a eu 40 degrés de fièvre. Cela a

affecté son cerveau et il est devenu handicapé... Il ne bouge plus et ne réagit plus... Si on avait été en Syrie, on aurait pu le soigner, car la médecine en Syrie est développée. Mais nous étions au Liban...

Notre but en venant ici était essentiellement de partir de la Syrie et du Liban et ainsi pouvoir sauver notre enfant. On cherchait la sécurité pour nos enfants et, surtout, nous voulions vivre en paix. Ici, au Québec, on a pu prendre en charge notre enfant et pouvoir lui offrir les soins nécessaires.

Y a-t-il quelque chose qui vous a agréablement surpris à votre arrivée?

On était surpris par le beau paysage enneigé et, surtout, de la chaleur des Québécois. Ils sont très gentils avec nous. Ils sont très humains. Surtout par rapport à notre fils, ils nous rappellent les rendez-vous pour ses soins médicaux. Au Liban, on a beaucoup souffert, les autorités libanaises n'ont rien fait pour nous... C'est grâce au bureau du UNHCR, qui nous a aidés à payer les frais d'hôpitaux pour notre fils et à quitter le Liban, que nous avons pu venir s'installer au Canada.

Y a-t-il quelque chose qui a déçu lors de votre arrivée ici?

Ici, la plus grande déception a été par rapport à la langue pour pouvoir travailler. Avant, je travaillais dans le domaine du commerce. Maintenant, je dois faire l'équivalence des diplômes ou une formation qui sera reconnue ici.

Qu'appréciez-vous le plus de votre nouvelle vie?

La première des choses, c'est la sécurité, la tranquillité d'esprit, puisque mes enfants sont en sécurité. Et la deuxième chose, c'est le peuple qui est très gentil, qui n'est pas raciste.

Si tout ce voyage était à refaire, changeriez-vous quelque chose? Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez faire différemment?

Si c'était à refaire, je referais la même chose, je n'ai pas de regrets. Mais je veux améliorer ma situation professionnelle et financière pour pouvoir sauver et parrainer un autre membre de ma famille.

Y a-t-il un objet que vous avez apporté ou que vous auriez aimé apporter qui est rattaché à votre histoire, à votre vie « d'avant »? Voulez-vous nous en parler?

On n'a rien amené avec nous... On a tout laissé en Syrie. J'aurais aimé apporter des photos de la famille, des photos de mon ancien boulot avec mes collègues, des vidéos... Même mon passeport, je ne l'ai pas amené avec moi. On est sortis brusquement de chez nous... La guerre a tout détruit. On n'avait plus de maison. Quand on est partis de chez nous vers le Liban, on a quitté la maison au moment des bombardements. J'ai pris la voiture, j'ai pris mes enfants et ma femme, et j'ai augmenté le son de la musique pour ne pas entendre celui des bombardements. Puis j'ai demandé à mes enfants de faire un jeu, de faire comme s'ils étaient dans un film d'action. Je leur ai dit qu'ils devaient se cacher derrière la chaise pour fuir l'ennemi.

Quel impact ce grand changement a-t-il eu sur votre famille?

Il y a un grand changement culturel... On est loin des nôtres, ils nous manquent... Ceux qu'on a laissés mourir derrière nous. Ça nous a beaucoup affectés... Mais on essaie de ne pas trop l'évoquer, de tout oublier et d'aller de l'avant... Et là, en ce moment, on essaie d'apprendre la langue pour pouvoir trouver du travail et aider notre famille en Syrie.

Quel élément de votre pays natal, de votre culture souhaitez-vous le plus léguer à vos enfants?

On aimerait que nos enfants ne perdent pas leur langue maternelle et leur culture d'origine. On aimerait qu'ils apprennent les habitudes et la culture arabo-musulmane.

Y aurait-il un souhait que vous aimeriez formuler à notre société par rapport à l'accueil des nouveaux arrivants?

Qu'ils gardent toujours les mêmes procédures d'accueil pour les nouveaux arrivants : amour, intention, respect et égalité. Ici le pays respecte les droits de l'homme, il n'y a pas de ségrégation ou de discrimination.

Si vous aviez un conseil ou une recommandation à faire à quelqu'un qui arriverait aujourd'hui au Québec, que lui diriez-vous?

Quand il y a des nouveaux arrivants qui viennent ici et qui nous demandent notre avis, on leur dit que c'est un beau pays. Le seul inconvénient, c'est la langue. L'environnement est beau, le climat est agréable malgré le froid. Pour mieux s'intégrer ici, on doit apprendre la langue pour mieux communiquer avec les autres et, surtout, trouver du boulot.

- Participants Centre R.I.R.E 2000

Raquel Sâmia Gonzaga

Pays d'origine : Brésil

Date d'arrivée au Québec : 28 novembre 2017



« Bien que ce soit un grand défi, je dois quand même remercier la vie de me permettre de m'épanouir professionnellement et humainement. »

Il y a un dicton brésilien qui dit que les Brésiliens n'abandonnent jamais un défi. Comme une Brésilienne typique, j'ai toujours eu un esprit pionnier. Je suis médecin spécialisée en chirurgie thoracique et j'ai fait mes études au Brésil. Dans mon pays, le chemin que j'ai dû traverser pour compléter cette étape de ma vie professionnelle n'a pas été facile. Il y avait des moments où j'ai dû quitter ma ville pour étudier dans des centres médicaux traditionnels. J'ai dû apprendre à vivre seule et en dehors de ma ville natale que j'aime tant.

Les années ont passé et, en 2016, je suis retournée dans mon refuge. Ma ville m'a reçue avec mes amis et ma famille. Je me suis sentie accueillie, mais pas complètement satisfaite. À ce moment-là, j'ai découvert un hôpital à Québec spécialisé dans les techniques les plus modernes en chirurgie thoracique. L'institution recrutait des stagiaires au postdoctorat et des candidats étrangers étaient acceptés. C'était sans doute l'opportunité qui me manquait. Cependant, je devrais apprendre une nouvelle langue et partir vers une terre lointaine.

Même si je souhaitais grandement améliorer mes compétences professionnelles, je ne savais pas si j'avais la force de relever ce nouveau défi. J'ai donc décidé de faire un test. À l'été 2016, je suis venue à Québec pour la première fois et j'ai aimé la ville. De plus, l'hôpital offrait un excellent service et les Québécois étaient réceptifs et serviables. J'ai passé un mois très productif ici. Trois mois après être

revenue dans mon pays, j'ai reçu la nouvelle que j'avais obtenu le poste. J'étais très contente d'avoir cette chance, mais j'avais besoin d'apprendre le français et de retourner y vivre, seule. Pour cela, j'ai suivi des cours privés de français avant de revenir à Québec.

Le temps de me préparer était maintenant fini. À mon arrivée ici, la réalité est entrée par la porte sans pitié : difficulté à comprendre ce qu'on me disait, insécurité de parler français, les heures de travail et les études, l'absence des personnes aimées et le dur hiver québécois. C'était les pierres de ce nouveau chemin.

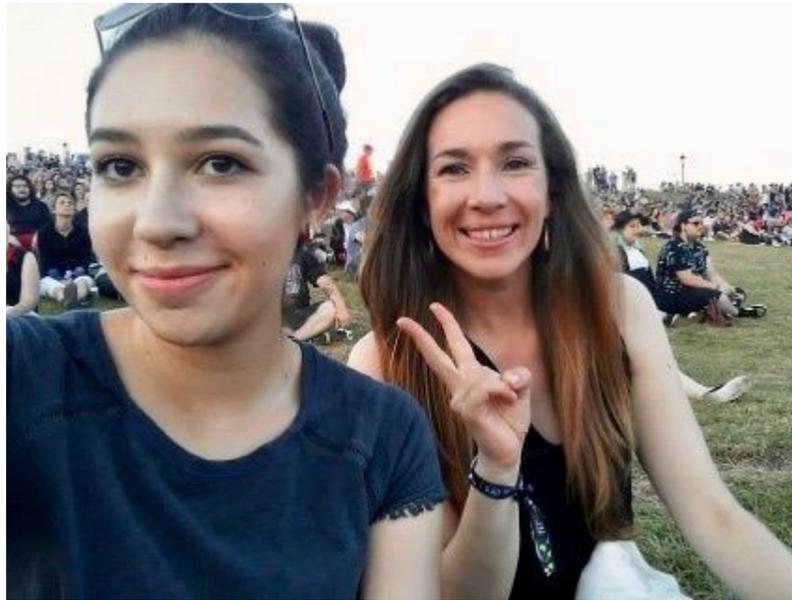
D'un autre côté, il y a des personnes incroyables que je rencontre pendant le cours, de nouvelles expériences que nous partageons et la joie de franchir les étapes. Bien que ce soit un grand défi, je dois quand même remercier la vie de me permettre de m'épanouir professionnellement et humainement. Au fond, je suis convaincue qu'à la fin de cette marche, je serai plus confiante et j'apprécierai ce sentiment d'accomplissement et la réalisation de mon rêve.

- Étudiante en francisation au Centre du Phénix

Gina Bedoya

Âge : 38 ans

Pays d'origine : Colombie



« Je pense que la vie est un magnifique cadeau et que les obstacles sont une petite partie du chemin. »

Je viens de Zipaquirá, une petite ville située près de la capitale de la Colombie. Je suis arrivée à Québec parrainée par mon ex. L'illusion de commencer une nouvelle vie en famille me rendait heureuse, mais les jours ont passé et j'ai réalisé que la réalité était très différente de ce que j'avais imaginé. Malheureusement, j'habitais plus dans une prison que dans une maison avec la famille dont j'avais rêvé : il m'était interdit de sortir, de parler de ma culture, d'écouter de la musique colombienne ou de parler dans ma langue maternelle. Chaque jour, le contrôle et le manque de respect augmentaient. Un jour, j'ai pris la décision de me séparer et de recommencer ma vie seule avec ma fille. J'ai donc trouvé tous les organismes qui m'ont aidée à reprendre ma vie en main.

Pour ma fille et moi, c'est encore une aventure de découvrir Québec et ses saisons. Aussi, on essaie toujours de comprendre la culture québécoise, d'apprendre le français, de connaître l'histoire, de visiter de nouveaux lieux et surtout de profiter du paysage! En cette saison, on fait du patinage, de la motoneige, de la glissade et aussi du ski du fond.

Ce qui était le plus difficile au début, c'était la compréhension de la langue. Au Québec, le français écrit est différent du français oral. Aussi, la prononciation de certains mots est compliquée. Cependant, six mois après mon arrivée, j'ai commencé à comprendre un peu mieux.

- Étudiante en francisation au Centre du Phénix

Diana Pereira

Âge : 41 ans

Pays d'origine : Colombie



« Je pense que l'expérience d'immigrer à Québec est un sacrifice valable pour l'avenir de mes enfants. »

Je suis arrivée au Québec en septembre 2016 avec mon mari et mes deux enfants en tant que résidente permanente. On a décidé d'émigrer au Canada pour trouver une meilleure qualité de vie, surtout pour nos enfants. Après avoir mûri notre décision pendant six ans, nous avons décidé de quitter notre pays et de tout laisser.

Prendre la décision de vivre dans un autre pays n'était pas une chose facile, car mon mari et moi avions un bon travail dans notre pays et plusieurs d'années d'expérience dans notre domaine professionnel. Je suis administratrice et dans mon pays d'origine, je travaillais comme conseillère en planification dans la meilleure université publique de Colombie. Le plus difficile pour moi était de quitter ma mère parce que j'ai habité avec elle plusieurs années de ma vie. Je suis sa seule enfant.

Pour mes enfants, l'arrivée à Québec a été une expérience extraordinaire. Ils ont appris rapidement le français et ils se sont adaptés facilement à leur nouvelle vie. J'apprécie beaucoup la tranquillité de la ville de Québec et les opportunités que j'ai trouvées pour mes enfants. Je pense que l'expérience d'immigrer à Québec est un sacrifice valable pour l'avenir de mes enfants.

- Étudiante en francisation au Centre du Phénix

Fernanda Camara Cordeiro

Pays d'origine : Brésil

Date d'arrivée au Québec : Mai 2016



« Le plus difficile, c'est la distance avec ma famille et le climat du Québec. Maintenant, ne ce n'est pas facile non plus : nous avons un long chemin à faire. »

Je m'appelle Fernanda. Je suis venue du Brésil en mai 2016. J'ai déménagé au Québec à cause de mon mari, car il me disait souvent qu'il voulait habiter dans un autre pays. À un certain moment, lui et son frère ont fait un tour en Europe. Par la suite, ils ont visité le Québec. Cela a été suffisant à mon mari pour savoir que Québec était le lieu où il aimerait habiter. Il est venu à Québec avant moi pour régler les affaires. C'était une période difficile parce qu'il me manquait beaucoup et à cette époque, nous n'étions pas encore mariés. Je suis venue deux fois pendant mes vacances. J'aimais bien cette ville, alors j'ai choisi la date de notre mariage et j'ai adopté la même idée que lui.

Il est revenu au Brésil pour notre mariage et je suis venue à Québec pour mes vacances. C'était merveilleux, mais il était temps de retourner dans mon pays. Je suis restée un an sans voir mon mari. Après ça, je suis venue habiter ici, mais ce n'était pas facile, car je ne parlais pas français et je ne comprenais pas le « québécois ». Mon mari s'occupait du processus pour me parrainer, mais ça prenait beaucoup de temps et je ne pouvais pas étudier ni travailler. J'ai attendu presque cinq mois avant de commencer à étudier et huit mois pour travailler. J'ai pleuré pendant tout l'été parce que je n'étais pas capable de sortir seule de chez moi. Je pense que j'ai fait une dépression, mais le plus difficile, c'était la distance avec ma famille et le climat du Québec. Maintenant, ne ce n'est pas facile non plus. Nous avons un long chemin à faire.

Nick

Pays d'origine : Vietnam
Date d'arrivée au Québec : 2010



« J'ai rencontré une Québécoise qui a changé ma vie. »

Je m'appelle Nick, je viens du Vietnam et j'habite ici depuis huit ans. Le Québec est le meilleur pays du monde et les Québécois sont très gentils. Je n'ai rien trouvé de négatif au Québec. J'ai une petite fille et j'ai rencontré une Québécoise qui a changé ma vie. Au début de notre relation, on éprouvait beaucoup de difficulté à communiquer et à nous adapter au caractère et à la culture de l'autre. Il y avait des malentendus des deux côtés, mais jour après jour, nous avons amélioré notre relation. Maintenant, on n'a plus de grosses chicanes. Ma plus grande difficulté en français est d'apprendre à prononcer et à écrire. Actuellement, je suis content de mieux comprendre la langue française et j'aimerais fonder une heureuse famille avec cette femme québécoise.

- Étudiant en francisation au Centre du Phénix

Zully Sanjuan

Pays d'origine : Colombie
Date d'arrivée au Québec : 2016



« Nous souhaitons que nos petites filles puissent grandir dans une atmosphère de tranquillité, de sécurité et qu'elles s'épanouissent librement. »

En 2016, avec ma famille, nous avons pris la décision d'émigrer au Canada. Nous sommes très contents d'habiter au Québec. Nous aimons la tranquillité et la sécurité de ce lieu. Tous les gens que nous avons connus étaient très généreux et amicaux. Nous sommes très reconnaissants à Dieu d'être ici.

Mon mari et moi sommes professionnels en ingénierie informatique. Nous sommes des travailleurs responsables, engagés et compétents. Nous voulons bien apprendre la langue française et pouvoir trouver un travail stable. Nous aimerions être des citoyens productifs et contribuer au développement économique et social du pays comme nous faisons dans notre pays. Nous souhaitons que nos petites filles puissent grandir dans une atmosphère de tranquillité, de sécurité et qu'elles s'épanouissent librement.

Nous remercions Dieu, le Canada, la ville de Québec et tous les gens que nous avons connus et qui nous ont aidés à avoir une vie plus heureuse ici.

- Étudiante en francisation au Centre du Phénix

Michiko Dumont

Pays d'origine : Japon

Date d'arrivée au Québec : Automne 2013



« J'aime beaucoup la façon de vivre des Québécois [...] Pas besoin d'être parfait! »

Je m'appelle Michiko Dumont. J'ai 34 ans et je viens du Japon. J'ai immigré au Québec parce que j'ai marié un Québécois. Je l'ai rencontré à Hawaii en 2011. J'avais l'intention de peut-être aller y vivre et j'y étais allée pour explorer l'endroit.

Mais, je suis ici dans la neige parce que mon mari avait un travail à Québec quand il m'a demandé en mariage. À ce moment-là, je ne voulais pas habiter au Québec, mais il m'a dit : « Nous pourrions déménager au Japon dans le futur si nous habitons ici quelques années pour accumuler de l'argent. » J'étais d'accord avec lui. Après ça, je suis devenue enceinte et nous avons eu ma fille au Japon et nous sommes restés là-bas pendant neuf mois pendant sa période de congé parental. Ma vie ici a commencé huit mois après la naissance de ma fille à l'automne 2013.

Quand nous avons quitté le Japon, le climat était très beau. Ce n'était pas chaud, ce n'était pas froid. Quand nous sommes arrivés à Québec, il faisait froid.

« Bienvenue Québec ! »

J'étais déjà triste. Quand je voulais aller quelque part, il n'y avait pas de bons moyens de transport. Si j'allais à épicerie et au centre commercial, il n'y avait pas beaucoup de choses et en plus, tout coûtait

cher. La façon d'élever les enfants au Québec est très différente de celle du Japon. Je ne savais pas comment vivre ici la première année.

Maintenant, je trouve que le Québec est très beau et que les Québécois sont très gentils. Quand je prends l'autobus avec ma fille, il y a toujours quelqu'un qui me donne sa place. Si, par exemple, ma fille fait une crise dans un lieu public, il y a toujours quelqu'un pour la faire rire. Les gens me sourient et on me fait sentir que ce n'est pas grave.

J'aime beaucoup la façon de vivre des Québécois : ils profitent du soleil, ils passent beaucoup de temps auprès de leur famille plutôt qu'au travail. Pas besoin d'être parfait ! Tu peux vivre tranquillement.

J'aime aussi apprendre le français malgré que ce soit difficile. J'espère parler « québécois » plus couramment et j'espère enfin m'amuser dans ma nouvelle vie ici.

- Étudiante en francisation au Centre du Phénix

Mamadou Koita

Pays d'origine : Burkina Faso

Date d'arrivée au Québec : 19 février 2011



« C'est à ce moment que j'ai réalisé que les gens étaient ouverts et je me suis alors senti comme chez moi. »

Je m'appelle Mamadou Koita. Je viens du Burkina Faso. Mes grands-parents et mes parents étaient *Grios*, c'est-à-dire des artistes-musiciens. Nous n'avions pas beaucoup d'argent. Je n'ai jamais eu la chance d'étudier dans mon pays, car cela coûtait très cher. Je me rappelle que je regardais mes amis par la fenêtre de l'école pendant qu'ils étudiaient sans pouvoir les accompagner et que les professeurs me chassaient parce que je n'avais pas payé pour étudier.

Dans mon village, c'est ma famille qui s'occupait de faire les annonces d'évènements à venir à l'aide de tam-tams. Quand ils se sont faits vieux, j'ai à mon tour occupé cet emploi. Jeune adulte, je faisais des compétitions de musique, ce qui m'a permis de voyager et de vivre en France un certain temps. En France, j'ai rencontré un groupe de musiciens québécois qui m'ont invité à venir faire une tournée avec eux au Québec. Après avoir un peu hésité, je me suis lancé dans l'aventure.

Je suis arrivé au Québec le 19 février 2011, sans manteau, avec seulement un grand boubou. Tout au long de mon voyage en avion, les gens me demandaient où j'allais et s'exclamaient : « Mon dieu! Tu vas avoir froid! Tu n'as pas de manteau ». Je ne les croyais pas jusqu'à ce que je voie les paysages uniquement blancs. Je n'avais jamais vu autant de neige! J'ai commencé à croire les gens dans l'avion et je me suis demandé : « Mais qu'est-ce que je vais faire? ».

Quand je suis arrivé à l'aéroport, je suis allé chercher mes bagages et mes instruments de musique et je me suis présenté à la douane où j'ai reçu tous mes papiers légaux.

Quelqu'un devait venir me chercher à l'aéroport alors je suis sorti dehors, mais je suis immédiatement retourné à l'intérieur tellement j'ai été surpris par le froid. Lorsque mon ami est arrivé, il m'a fourni un

immense manteau, très lourd et de grosses bottes. J'avais toujours froid alors j'ai gardé mon boubou par-dessus mes nouveaux vêtements d'hiver.

À part le froid, j'ai eu du mal à m'adapter à l'accent québécois. J'avais beaucoup de difficulté à comprendre les gens. Les gens parlaient vite et utilisaient plusieurs expressions que je ne connaissais absolument pas!

Il m'a fallu un mois avant de sortir à nouveau de la maison parce qu'il faisait froid, parce que je ne comprenais pas les gens et parce que je ne connaissais pas les lieux. Un mois à mettre le chauffage au maximum et à essayer de comprendre mes nouveaux compagnons.

Un bon matin, après un mois enfermé, je me suis décidé à sortir pour aller quelque part. Ici, toutes les maisons et les rues sont pareilles. Naturellement, je me suis perdu. J'avais peur de la réaction des gens si je leur demandais de l'aide. Prenant mon courage à deux mains, j'ai demandé à une fille et je suis resté surpris qu'elle m'aide malgré le fait qu'elle ne me connaissait pas. C'est comme ça que j'ai pris confiance et me suis mis à demander de l'aide. C'est à ce moment que j'ai réalisé que les gens étaient ouverts et je me suis alors senti comme chez moi.

Lors de mon premier voyage entre Montréal et Québec, j'ai été surpris de constater que tous les arbres avaient perdu leurs feuilles et j'ai demandé, inquiet, pourquoi tous les arbres étaient morts. On m'a dit que les arbres n'étaient pas morts, d'attendre au printemps. Au printemps, j'ai été impressionné par les arbres qui, morts il n'y a pas si longtemps, étaient verts et pleins de vie. Mes amis m'ont beaucoup taquiné avec les arbres. J'ai dû me rendre à Dolbeau en automne et cette fois, les arbres étaient de toutes les couleurs!

J'ai fait ma tournée de musique pendant 6 mois et je me suis ensuite fait engager par une compagnie pour donner des ateliers de musique africaine dans les écoles et les garderies. J'ai parcouru environ la moitié du Québec en donnant ces ateliers. J'avais toutefois encore de la difficulté à communiquer et bien comprendre les gens.

Je me suis inscrit à des cours de francisation pendant 6 mois, pour apprendre à mieux comprendre les gens. J'ai ensuite décidé d'apprendre une bonne fois pour toutes à lire et à écrire. J'ai fait des démarches auprès de Cœur à lire et je suis fier de pouvoir enfin écrire et remplir mes documents sans devoir demander l'aide de quelqu'un. Cette démarche m'a également beaucoup aidé pour communiquer avec les enfants dans les écoles. Je suis content d'avoir la chance d'être ici, de pouvoir étudier et de ne plus être gêné de parler avec les gens. Je félicite le Québec d'offrir l'accès gratuit aux études. Je remercie le Cœur à lire de m'accueillir et de me soutenir chaleureusement, en m'aidant, patiemment, à apprendre à lire, à écrire et à parler librement. Il n'est jamais trop tard pour apprendre à lire et à écrire. Foncez! Ne baissez jamais les bras!

- Étudiant en francisation chez Cœur à lire

Richard Quansah Amissah

Pays d'origine : Ghana

Date d'arrivée au Québec : Août 2015

« Je suis heureux d'être ici parce que j'ai réussi à relever mon plus grand défi qui était de parler assez bien le français pour que les gens puissent me comprendre. »

Ma vie est belle en ce moment. Mais avant, ce n'était pas facile pour moi. La première journée où je suis arrivé à Québec, j'étais paniqué parce que je me sentais seul. Je ne connaissais personne. Aussi, je ne parlais pas français alors je ne pouvais pas poser de questions ni demander de l'aide quand j'en avais besoin. À cette époque-là, je ne sortais pas parce que j'avais peur de me perdre.

Pour l'instant, je suis heureux d'être ici parce que j'ai réussi à relever mon plus grand défi qui était de parler assez bien le français pour que les gens puissent me comprendre. L'autre chose, c'est que j'ai beaucoup d'amis et, en plus, j'ai trouvé des amis ghanéens. Je peux sortir, rencontrer des gens et participer aux activités avec eux.

Souvent, je pense à mon avenir à Québec. Je suis étudiant et j'ai presque fini mes études. Je voudrais trouver un bon travail ici. Je rêve d'être bilingue alors je voudrais trouver un travail où je pourrai parler anglais et français chaque jour. Après avoir trouvé un bon travail, je m'installerais peut-être ici.

- Étudiant en francisation chez Cœur à lire